

L'attente cordiale

Auguste Copa - Epondyle - Flyn
Kazetsu - Merquin - Pauline Doudelet
Roussard

Préface

Des zombies, ou pas. Interdiction d'utiliser le mot "tondeuse" mais obligation de faire apparaître Claude François. Voici quelques contraintes qui pourraient être les nôtres.

Parce que le défi ne nous fait pas peur, à chaque projet nous nous confrontons à une nouvelle liste de contraintes afin de créer plusieurs récits différents émanant des mêmes consignes.

L'attente cordiale est le troisième projet d'écriture sous contraintes lancé comme une boutade pour se rappeler les exercices d'écriture au lycée, puis finalement on s'est pris au jeu comme des enfants et avons laissé nos plumes divaguer sans retenue.

Pour ce troisième projet, sept auteurs se sont donnés la réplique dans des styles bien différents. À vous de découvrir maintenant le résultat de leur imagination.

Les contraintes imaginées par Groucho

- Le titre devra être « L'attente cordiale » ;
- toute l'histoire doit se dérouler dans une salle d'attente ;
- des éléments relatifs au fantastique doivent intervenir (folie, surnaturel, créatures...) ;
- il faut caler les mots : raton-laveur, pistache, bouteille, métacarpe ;
- citer une réplique de film/de série de son choix ;
- nommer un personnage d'après un anagramme de son propre prénom ou de son pseudonyme.

Édition le 28 janvier 2011

Tous droits réservés à Groucho (couverture) et aux auteurs pour leur nouvelle respective. Photo Molly Little, « Waiting ». Interdiction de reproduire et/ou traduire les textes de manière partielle ou totale sans accord préalable de ou des auteur(s).

Sommaire

L'attente cordiale, par Auguste Copa	p.4
L'attente cordiale, par Epondyle	p.6
L'attente cordiale, par Flyn.....	p.10
L'attente cordiale, par Kazetsu	p.13
L'attente cordiale, par Merquin	p.17
L'attente cordiale, par Pauline Doudelet	p.24
L'attente cordiale, par Roussard	p.27

L'attente cordiale

d'après Auguste Copa

J'y suis, j'y reste.

Maintenant que j'y suis, assise, il est difficile de faire demi tour, de faire éclater un rire diabolique à la figure de ses femmes en blouse couleur pistache, de claquer les talons sur le carrelage immaculé, et évidemment, d'arracher mon manteau de sa potence et de partir aussi héroïque et volontaire qu'à mon arrivée.

J'en crève d'envie, mais j'ai une dignité que j'aimerais conserver le plus longtemps possible, et ici, ce n'est pas chose facile.

Une dizaine de paires d'yeux m'observent et que ce soit le personnel ou les plantes vertes de la salle d'attente, tous n'attendent qu'une chose : que je tente de fuir. « Résiste, prouve que tu existes », et surtout ma fille, ne leur donne pas cette immense satisfaction. Elles ne rêvent que d'une chose, un peu d'action pendant leur rendez-vous hebdomadaire. Bien plus palpitant que le dernier test de Marie-Claire, je leur proposerai un Mario Kart live entre moi et le personnel.

En guise de carapace, je leur lancerais volontiers une bouteille en plein dans la face. Je parie même qu'il y a moyen d'en trouver une rouge et une verte ! En revanche, l'idée de me faire rattraper et de me retrouver ratatinée contre un mur à l'hygiène irréprochable, mais froid comme du marbre, ne me parlait guère.

Relativisons, rien de tel pour calmer ses nerfs. Les effusions de sang font passablement mauvais genre dans ce type d'établissement, ça effraie la marmaille et leurs accompagnants.

En revanche, ce regard implacable de secrétaire qui vous sonde jusqu'aux synapses et qui vous retient assise au fond de votre fauteuil en simili cuir, celui-là, il existe bel et bien. Je le connais pas cœur. Il opère en ce moment comme s'il percevait ma rébellion intérieure.

Je n'ai pas le temps de tergiverser plus, on vient déjà me chercher. Une gazelle aux dents de castor se présente à moi tous crocs dehors pour me guider un peu plus loin. Sur son badge je lis son nom : Cat' Guesopau. Il est aussi improbable que son allure animale, qui pour tout dire, n'a rien de l'humble félin.

Je me retrouve une fois de plus assise et emmaillotée dans une légère camisole qu'on me présente comme salulaire. C'est pour mon bien très certainement. Une fois de plus, je me laisse faire sachant pertinemment que chaque geste me rapproche un peu plus de l'enfer. Mon nouveau fauteuil est bien moins confortable que le précédent. Je m'enfonce profondément dedans pour éviter de croiser le regard des autres gens.

Ma gorge se resserre peu à peu quand ma nuque touche le montant froid de cette chaise. Deux énormes mains semblent entourer mon cou et refermer leurs doigts osseux et

glacés sur moi. Les yeux fermés, j'imagine leurs métacarpes blanchissants de contrition. Pour échapper à ses visions, j'ouvre à nouveau les yeux et me retrouve à fixer les néons lumineux du plafond.

Tels des fantômes, je vois passer autour de moi des formes étranges et fantastiques. Un dragon rouge entre dans mon champ de vision. J'ai peur de le regarder en face. Peur qu'il s'échappe ou peur qu'il s'approche. Je reste donc immobile, prétendant n'avoir rien vu. Et je me garde de dire quoi que ce soit à qui que ce soit. N'ayons pas l'air plus fou qu'à l'habitude.

Sa crinière flamboyante ondule sous l'effet de la clim. La lumière m'aveugle et je perçois de moins en moins les détails. Ma vision de mon entourage s'apparente à un bokeh peu artistique. Le dragon rouge s'approche, je ferme les yeux pour l'oublier mais j'ai si tôt fait que je sens ses griffes s'enfoncer légèrement dans mon épaule. Je prend mon courage à deux mains, prépare un sourire forcé et m'oblige à le regarder droit dans les yeux.

- Madame, c'est à vous. On vous fait un masque après le shampoing peut-être ?

L'attente cordiale

d'après St Epondyle

La grande pièce rectangulaire ne présentait aucun intérêt. Toutefois, le caractère exceptionnel de la scène qui s'y déroulait lui donnait une ambiance à la fois morbide et oppressante. Deux bancs métalliques avaient été mis face à face de manière à encadrer la porte métallique à doubles battants du réfectoire du personnel.

Sous la lumière crue des néons, une dizaine de personnes de tous âges étaient amassées dans un silence maladif ; simplement rompu par la toux rauque d'un garçon squelettique et les râles gras d'une vieille femme pliée en deux. Ceux qui restaient lucides s'appliquaient à ne rien regarder de précis, et surtout pas qui que ce soit.

En à peine huit semaines, l'épidémie était passée de quelques cas rarissimes à une pandémie mondiale jamais vue. Le virus dit de la « Lèpre Haïtienne » était en train de décimer l'humanité à une vitesse effrayante et rien ne semblait pouvoir endiguer sa progression. La peur secondait avec une efficacité redoutable la sale besogne de la maladie ; depuis des semaines, les citoyens voyaient des contaminés partout et avaient tendance à se « protéger » eux même. Les rues n'en étaient que plus dangereuses.

Le nombre des malades et, surtout, des morts donnait à chacun la sensation de la fin prochaine. Les médias n'émettaient quasiment plus que des bulletins d'information sur l'avancé de la maladie, et d'inutiles consignes à suivre en cas d'infection. Le regain religieux

avait peu à peu remplacé les grands-messes médiatiques et dans l'ombre des lieux de cultes, les fidèles attendaient que le fléau s'abatte sur eux.

L'hôpital central de Kiev n'avait pas échappé au sort réservé à la plupart des établissements de santé devant l'inutilité de la médecine face à l'épidémie. Incapable de sauver les malades d'une mort douloureuse et dégradante, les autorités leurs permettaient au moins de chercher la consolation auprès des différents cultes représentés.

Ainsi, c'était pour être confessés par le père *Poeldyne* que les gens attendaient dans cette salle d'attente hors du temps. Faute d'un endroit plus adapté, le père confessait dans le réfectoire du personnel, tous les jours depuis une semaine. Plus que quiconque parmi ces individus, un homme patientait, droit et calme, l'heure de la rémission de ses péchés.

Cet homme se nommait Stanislaw Korski. D'un âge incertain et d'un physique dur, il se démarquait des autres personnes de la salle d'attente par l'impression de calme et de paix qu'il semblait irradier. Vêtu simplement d'un pantalon noir à l'ancienne mode et d'une chemise blanche, il avait replié en deux sur ses genoux son manteau de laine noir et son écharpe. Sa stature haute était soulignée par ses cheveux qu'il portait à mi-longueur, d'un noir profond. Ses mains, toujours gantées, jouaient distraitement avec le livre que Stanislaw avait cessé de lire depuis quelques

minutes. Derrière ses petites lunettes carrées, il détaillait maintenant avec attention ses compagnons d'attente.

A l'extrême gauche du banc qui lui faisait face, était vautré un gros homme vieillissant, engoncé dans un pardessus gris visiblement trop petit pour le contenir. Les yeux mi-clos et le teint violacé de l'homme indiquaient qu'il devait être tombé dans une profonde torpeur probablement due à un excès d'alcool. L'ivrogne serrait encore une *bouteille* de vodka contre lui.

A côté de lui était assise une femme d'une trentaine d'année, visiblement éreintée. Enveloppée dans un sweat-shirt à capuche couleur *pistache*, ses longs cheveux filandreux semblaient si gras qu'on les aurait crus enduits d'un goudron particulièrement tenace. Les cernes gris et le vitreux des yeux de la jeune femme donnèrent à Stanislaw la certitude de son état contaminé. « Hélas, se dit-il, à moins de quarante ans, cette femme ressemble à un zombi ! Mais après tout, les morts-vivants aussi ont droit au salut de leur âme. » Cette pensée le fit sourire.

Korski fut interrompu dans ses pensées par l'irruption brutale d'un homme d'une soixantaine d'années dans le silence de la salle d'attente. Malgré les deux agents de sécurité et l'homme en blouse qui tentaient de le retenir, il se retourna subitement.

« - Grand dieu ! Laissez-moi donc, s'exclama-t-il d'une voix tonitruante, ne voyez-vous pas que j'ai besoin de voir un prêtre immédiatement ? »

- Monsieur vous devez vous plier à la procédure, répondit l'infirmier, vous devez passer au sas de décontamination avant d'entrer dans l'hôpital.

- Je ne reste pas longtemps, je dois juste voir le prêtre. »

Joignant le geste à la parole, le vieil homme reparti d'un pas décidé vers les portes du réfectoire ; sous les regards tantôt effrayés, tantôt scandalisés des gens qui attendaient, pour certains depuis des heures. « Quel égoïsme » semblaient dire les regards accusateurs de ceux qui néanmoins restaient muets.

- Arrêtez-vous ! Hurla l'infirmier visiblement à bout de nerfs en piétinant sur place et en battant l'air de grands mouvements de bras.

Les deux agents de sécurité dans leurs uniformes gris s'interposèrent rapidement, et stoppèrent le contrevenant dans sa course.

- Calmez-vous, on va vous emmener à la décont' et on vous ramène ici après. Vous voyez ces gens tout autour, ils attendent leur tour eux aussi. Ils ont aussi besoin de voir un prêtre alors chacun son tour, d'accord ?

A ces mots l'homme s'effondra sur le sol, seulement maintenu par les deux vigiles visiblement dépassés. Dans un sursaut de hurlements et de pleurs mêlés, l'homme saisit les chaussures de l'infirmier et lui dit d'une voix suppliante :

- Par pitié ! Laissez-moi voir un prêtre maintenant, je dois être pardonné ! Je dois recevoir l'absolution ! J'ai tué ma femme ! Je croyais qu'elle était contaminée, je voulais protéger les enfants ! Par pitié, je dois voir un prêtre !

A présent, l'homme se roulait par terre en essayant de s'arracher ses cheveux gris par poignées, toujours sous le regard médusé des spectateurs. Les deux agents de sécurité le remirent sur pieds sans ménagement et en le soutenant toujours pour éviter qu'il tombe, l'emmenèrent par la porte blanche d'où tous étaient venus.

« - Lâchez-moi ! Lâchez-moi ! Vous ne comprenez rien ! Lâchez-moi sales nazis ! Je dois voir un prêtre ! »

Après que la porte se fut refermée sur ces quatre personnages, les cris de l'homme s'estompaient à la faveur d'un silence glacial.

Se redressant sur le banc, Korski fut pris de pitié pour ce vieillard désespéré. Lui aussi, se dit-il, avait eu la même réaction après son premier meurtre. Mais depuis le temps, il avait appris à vivre avec cette culpabilité, comme certains vivent avec une maladie ou un handicap incurable. Cette culpabilité perpétuelle et pourtant inévitable était devenue sa compagne dans les heures les plus sombres de la nuit. Accompagné de toutes les victimes qu'il avait assassinées, Korski n'avait plus jamais été seul.

« - *Le mal, c'est quelque chose de toujours possible. Se dit-il. Et le bien, c'est quelque chose d'éternellement difficile.* » Toutefois, cela ne devait pas justifier les mauvais comportements.

Quelles peuvent être les raisons qui poussent tous ces individus à attendre si longtemps la confession et le pardon ? Se demanda-t-il. Ont-ils volé, violé, assassiné leur prochain ? Et même s'ils l'ont fait, combien de fois ont-ils perpétré ces horreurs ? Indéniablement, Stanislaw devait cumuler infiniment plus de péchés que tous ces hommes et femmes réunis autour de lui. Malgré ses regrets, Korski esquissa un sourire discret. Soudain, l'ouverture de la porte du réfectoire le tira à nouveau brutalement de ses réflexions.

Une femme sortait, accompagnée de son très jeune enfant et du père Poeldyne. En s'arrêtant dans l'encablure de la porte, la mère de famille serra la main de l'ecclésiastique avec vigueur.

« - Merci pour tout mon père, merci pour tout. Dit-elle.

- Je vous en prie, allez dans la paix du Christ. Répondit le brave homme ; puis en s'adressant à la salle d'attente : Qui est la personne suivante s'il vous plait ? »

Stanislaw se manifesta en se levant. « C'est moi mon père. » Après avoir récupéré ses affaires et serré la main moite du prêtre, Korski le suivit dans le réfectoire du personnel.

« - Permettez que je me fasse un café, dit le prêtre, je suis à vous dans une minute.

- Je vous en prie, répondit Stanislaw en n'osant pas s'asseoir sans y avoir été invité. Alors que le prêtre se servait une généreuse tasse de café dans l'obscurité à l'autre bout du réfectoire, Korski promenait son regard curieux sur ce lieu qui ressemblait à tout, sauf à une église.

Le réfectoire était une grande pièce pourvue de tables et de bancs de collectivité ; dont le mur opposé était équipé d'un grand self en aluminium plongé dans le noir du fait de l'heure tardive. Du côté où se tenait Stanislaw, deux chaises en plastique beige avaient été amenées face à face pour la confession. Sur l'une d'elle se trouvait la veste noire du prêtre, une bible abîmée, un chapelet et une petite bougie allumée.

Les murs du self étaient décorés avec des posters et des affiches, probablement accrochées par les différents médecins et infirmiers qui déjeunaient quotidiennement à l'hôpital. Certaines affiches étaient visiblement des souvenirs rapportés de vacances. On pouvait voir les pyramides d'Égypte, la cathédrale Saint-Sauveur de Saint-Petersbourg, un *raton laveur* du Canada et des dauphins dans une mer turquoise.

D'autres posters reprenaient des concepts médicaux ; à côté de Korski par exemple se trouvait une affiche sur laquelle était dessiné un grand squelette humain. Les os étaient légendés, et en attendant le prêtre, Stanislaw lut distraitement les noms écrits sous ses yeux : Clavicule, Acromion, Humérus, Radius, Ulna, Carpe, *Métacarpe*, Phalanges...

« -Je suis à vous, dit enfin le prêtre. Asseyez-vous je vous en prie !

- Oh ! Merci mon père, dit Korski en revenant à la réalité. Il s'assit en face du prêtre, qui le regardait.

- Je vous écoute.

- Pardonnez-moi mon père, car j'ai pêché. Enormément même, et depuis des années maintenant.

Le prêtre gardait le silence, attendant que Stanislaw continue. Prenant son courage à deux mains celui-ci prit une grande inspiration avant d'avouer ce

qu'il avait toujours gardé secret jusque-là.

« - Mon père je recherche l'absolution aujourd'hui que le monde court à son autodestruction. Dit-il dans un souffle. Je sens que mon cycle se termine, et sur les ruines du monde je recherche le pardon divin. Mais je ne suis pas sûr que vous acceptiez de me le conférer.

- Notre Père pardonne à tous ces enfants, même égarés hors du chemin qu'il nous a tracé. Mon fils, parlez librement. »

Korski ferma les yeux, et dans un murmure glacial continua.

« - Pardonnez-moi mon Père, je ne suis pas un de ses enfants. Depuis maintenant quarante-cinq ans, je me nourris de la vie des hommes. Chaque nuit, je sors dans l'ombre pour me délecter de leur sang. Pardonnez-moi, car je suis un *vampire*. »

L'attente cordiale

d'après Flyn

Cela faisait déjà quelques heures qu'il attendait, profondément assis dans un vieux fauteuil en cuir, sirotant un verre de jus de canneberge en feuilletant pour la troisième fois l'unique magazine mis à disposition.

Avec sa vingtaine d'années au compteur, il était de loin le plus jeune de la pièce. Sa boucle d'oreille, son bracelet doré martelé du nom "Damien Varel" et ses vieilles converses pleines de crasses le rendaient particulièrement visible au milieu de cette demi-douzaine d'hommes et de femmes propres sur eux et dépassant pour la plupart très largement la cinquantaine. Les uns paraissaient nerveux, les autres déboussolés, et une grande partie s'était trouvé un point dans la pièce à fixer en n'en détachant que rarement le regard. Sans être particulièrement grande, la salle d'attente donnait une certaine illusion de profondeur. Opposé aux fauteuils disposés en un U resserré, et leur tournant le dos, se trouvait un pianiste et son instrument, interprétant en boucle une petite mélodie jazzy. Devant lui, un miroir occupait toute la surface du mur et, la surélévation du U aidant, offrait aux invités une vue imprenable sur leur propre reflet. Une fenêtre aux rideaux fermés se trouvait derrière eux, et sur chacun des deux autres murs se trouvait une porte en verre fumé.

En survolant les pages du magazine, le jeune homme aux converses crasseuses tenta de se remémorer depuis combien de temps il était assis, à attendre, et comment il était arrivé. Il se rappelait vaguement s'être levé le matin, avoir pris son petit déjeuner, et avoir quitté ses appartements, mais la raison pour laquelle il était venu jusqu'ici ainsi que le trajet restaient désespérément flous. Il lui était même impossible de déterminer par quelle porte il était entré, d'autres personnes étaient bien arrivées après lui mais semblaient entrer indifféremment par les deux portes.

Renonçant à y réfléchir plus avant, il reporta son regard sur le périodique dont les articles, il ne le remarquait que maintenant, semblaient décrire les événements des jours à venir. Intrigué, il lut avec attention les lignes prophétiques jusqu'à se retrouver à la dernière page, à moitié blanche mais se remplissant à grande vitesse de lettres en vrac se positionnant peu à peu pour former des mots relatant encore d'autres événements aux dates de plus en plus éloignées.

Pris de panique, il reposait le magazine et restait un instant à en fixer la couverture d'un blanc immaculé avant de parcourir la salle du regard afin de trouver une oreille amicale à qui raconter ce qui devait être, il en était certain, une hallucination. Son choix se porta sur un vieil homme à la casquette trouée et aux bottes en caoutchouc humides absorbé dans la contemplation du papier peint. Mais quand il l'interrogea sur les révues il eut la surprise de se voir répondre:

"Franchement gamin, je m'en cogne complètement, j'attends qu'une chose c'est qu'on vienne me chercher. Alors t'es gentil, tu prends ta boucle d'oreille de tafiole, tes godasses pourries et tes histoires de bouquins, tu te les carres bien profond dans l'oignon et tu me fous la paix."

Bien que troublé par la réaction et le langage du grabataire pêcheur, il lui était difficile de demander que la main de celui-ci avait été complètement broyée et que la peau où se trouvaient normalement phalanges et métacarpe auraient aussi bien pu être remplie de gelée, ce qui rendait son doigt d'honneur bien moins insultant que prévu. Après un grognement à l'adresse de son membre amorphe, l'antique infirme se replongea dans son analyse des motifs picturaux ornant les murs et le jeune homme le fixa encore quelques longues secondes avant de s'approcher de l'une des portes de la pièce.

Pas de poignée. Pas de clenche, pas de manette, pas de bouton, pas la moindre encoche où glisser la main et tirer la porte vers soi. La surface en était totalement lisse et il avait beau pousser elle ne bougeait pas d'un centimètre. Un léger motif était gravé dans le verre, identique à celui du papier peint, et s'insérait parfaitement pour compléter l'illustration du mur. Alors qu'il observait la gravure, le verre s'illumina et la porte s'ouvrit pour laisser passer une femme d'une quarantaine d'année, Damien saisit l'occasion pour franchir la porte afin de trouver quelqu'un à même de le renseigner.

La pièce était en tout point identique à celle qu'il venait de quitter, l'unique différence étant les personnes présentes. Certains d'entre eux tournèrent un regard blasé vers le nouveau venu, les autres semblaient s'en désintéresser totalement. Ce fut un homme au visage décharné qui prit la parole:

"Non mais c'est quoi leur problème aux jeunes d'aujourd'hui? On est pas sensé changer de salle, vous retournez vous asseoir à votre siège et attendez votre tour comme tout le monde!"

Sans détacher son regard des yeux de l'homme, dont l'absence de paupières n'arrangeait en rien sa courtoisie déjà déficiente, Damien profita d'une nouvelle illumination de la porte pour en franchir à nouveau le seuil et retourner d'où il venait. A sa grande surprise, il ne se retrouva pas face au pêcheur acariâtre mais dans une nouvelle pièce, encore une fois totalement identique aux précédentes. Le pianiste était toujours là mais, il ne le remarquait que maintenant, n'était pas face au miroir mais à l'intérieur de celui-ci, juste un reflet sans présence réelle dans la pièce.

Autour d'une autre pile de ces magazines prophétiques et d'un bol de pistaches presque vide se trouvaient un homme moustachu à l'élégance tout britannique visiblement absorbé par une profonde sieste, une femme d'une quarantaine d'année qui à défaut d'avoir la tête sur les épaules la maintenait fermement sur ses genoux, et un vieillard en toge dont les yeux s'éclairèrent à son entrée.

"Ah! Un p'tit nouveau!", s'exclama le vieux -presque- tout nu. "Dites-moi jeune homme, vous n'auriez pas une plume et de l'encre des fois?"

- J'ai bien un stylo.

- Ah, formidable! Vous nous sauvez la vie. Quand il n'écrit pas, Arthur s'ennuie, et quand il s'ennuie il est grincheux et sa discussion s'en ressent fortement. Asseyez-vous donc, je vais faire les présentations."

Ravi de tomber sur des personnes aimables, à défaut d'être normales, Damien prit un siège et s'y installa.

"Damien c'est celà? Inutile de me regarder avec ces yeux ronds, c'est écrit sur votre bracelet. Et la déduction c'est la spécialité d'Arthur, que vous pouvez admirer ici dans son activité la plus calme. L'adorable jeune femme avec le manteau en raton-laveur qui vous dévore des yeux se nomme Marie-Antoinette. Elle a fait tourner pas mal de têtes en son temps.

- Vos calembourgs sont toujours aussi drôles". Elle tourna sa tête vers Damien. "Je suis heureuse de voir quelqu'un de neuf, peut-être qu'Archie me laissera un peu en paix avec ses

traits d'humour de mauvais goût. Et je vous trouve mignon à croquer.

- Après tout ce temps passé en compagnie de deux vieillards, le contraire serait étonnant” remarqua “Archie”. “Mais je ne me suis pas présenté, Archimède, mathématicien et humoriste à mes heures perdues.

Damien prit quelques secondes pour assimiler la présence de deux personnages historiques à ses cotés, ouvrit la bouche pour dire quelque chose d'intelligent, échoua, resta quelques instants la bouche bée puis se dirigea lentement vers la fenêtre sous les regards inquiets de ses interlocuteurs.

La vue qui lui fut offerte une fois les rideaux dégagés le laissa coi. Il distinguait par la vitre la rue menant chez lui, mais tout à l'extérieur semblait comme accéléré. Il eût soudainement le souvenir d'une voiture fonçant sur lui, un bruit de frein, de klaxon, des cris, “Oh mon dieu!”, “Que s'est-il passé?”, “Est ce qu'il est...?”, “Si jeune...”. Le choc était si fort qu'il entendait à peine la voix d'Archimède.

“Moi je vois Syracuse”. Damien se ressaisit et se tourna vers lui. “Je suis mort?”

- Je le crains oui. Nous le sommes tous. Certains plus bêtement que d'autres. J'ai ralé contre un soldat qui avait visiblement eut une mauvaise journée.

- Vous n'avez pas l'air plus troublé que ça.

- Nous avons eu le temps de nous y faire. J'en suis même venu à apprécier l'expérience. Beaucoup ne font qu'attendre qu'une place se libère pour se réincarner, je préfère rencontrer de nouvelles personnes, étudier comment le monde évolue. Tu sais quelle est l'invention que j'apprécie le plus? Le coincoin en plastique. J'ai eu les meilleures de mes idées dans mon bain, et j'aurai vraiment adoré avoir un canard flottant sur lequel concentrer mon esprit le temps que les idées mûrissent.

Marie-Antoinette l'interrompît: “Le gamin vient de comprendre qu'il ne rentrera plus jamais chez lui et vous lui exposez vos lubies de canard en plastique?”

- Je ne fais que digresser, vous ne pouvez pas suivre plusieurs discussions à la fois? Quelle drôle de petite cervelle vous avez, vous devez bien vous ennuyer.

Ne les écoutant déjà plus, Damien s'imaginait passer l'éternité dans cette pièce, à éviter, mal à l'aise, les regards équivoques de la tête de Marie-Antoinette, à écouter Archimède se pavaner, exposant ses théories sans lesquelles les canards en plastiques n'auraient jamais existés, et supporter les ronflements d'Arthur.

Ses pensées furent interrompues par une voix désincarnée que lui seul semblait entendre.

“Damien Varel”

A chaque mention de son nom, les portes de la pièce s'illuminaient. Il jeta un dernier regard à la discussion animée dont il était le sujet, et marcha d'un pas assuré vers l'encadrement de la porte.

Les voix se turent, tout devint blanc. Sa mémoire s'effaçait, il n'entendait rien, ne voyait rien, ne sentait rien. Quand il recouvra ses sens, Damien Varel n'existait déjà plus.

L'attente cordiale

d'après Kazetsu

Sa main le démangeait. C'était étrange, il n'y avait aucun bouton mais cela formait, lui semblait-il une petite bosse, rectangulaire. Il fut vite sorti de ses pensées lorsque la belle dame qui s'occupait de toute la paperasserie arriva. Elle était charmante, avec un petit air innocent et des yeux bleu clair où étincelait un petit quelque chose de bestial. Cette femme ne le laissait jamais indifférent lorsqu'il retournait voir son médecin. Effectivement, ce n'était pas la première fois. Depuis quelque temps, il allait à des visites régulières afin de voir si tout allait parfaitement bien. Il sortait d'un petit coma suite à un accident où il avait dû se faire opérer. Rien de très grave mais cela obligeait maintenant à aller faire des visites de contrôles. Une routine qui lui procurait sentiment de perte de temps et mains moites. Mains moites dont il ne connaissait pas l'origine. Était-ce parce qu'il redoutait une complication qui n'avait lieu d'être ? Ou était-ce parce qu'il y avait cette femme ?

-Excusez-moi monsieur Faust, mais il va falloir que vous restiez un peu plus longtemps dans cette salle d'attente. Je vous prie de nous excuser. Il y a peu, un accident violent a eu lieu et les conséquences mobilisent nombre de nos médecins.

La jeune femme, serrant quelques dossiers dans ses bras, compressés entre ses bras croisés et sa poitrine, sourit. Un sourire qui illumina la pièce et força Faust à sourire de même, un de ses sourires qui rendaient idiots. Ce qui eut pour effet de faire rire la dame. Un petit rire qu'il trouva innocent et donc, à son égard, sensuel. Les joues du jeune homme s'empourprèrent mais son sourire ne disparut pas. La tête plein de visions de son interlocutrice et de son sourire radieux, il s'assoupit.

Ses yeux s'ouvrirent.

La salle était peuplée d'hommes au visage de clown. Ces êtres maléfiques au grand sourire. La face blanchie et une ligne écarlate qui n'était autre qu'un sourire démesuré.

Ses yeux cillèrent.

Plusieurs couples de gens âgés attendaient plus ou moins patiemment. Certaines de ces personnages le fixaient comme s'il avait une tâche sur ses vêtements. Ou encore, comme si son attitude était malvenu dans ce genre d'endroit. Gêné, il regarda ailleurs. À l'autre bout de la pièce se trouvait une jeune mère qui attendait avec son fils. Ce dernier était par terre, et jouait avec son train en l'imitant.

-Wooou Hooou! Wooou Hooou!

Un signe de la main. Un sourire innocent. Cet enfant le calma, étrangement. Il ne comprenait pas ce que ce petit être avait calmé, mais il se sentait mieux. C'était aussi

bien comme cela, et cela lui fit oublier le regard pesant et étrange de ce vieil homme. Doucement, il referma les yeux et s'assoupit de nouveau.

Il rêva. Il se trouvait dans une salle d'attente similaire à celle qu'il venait de « quitter ». Il y avait les mêmes personnes. Son inconscient, semblait-il, avait été dépourvu d'imagination et avait tout simplement copié la réalité qu'il venait de quitter. La seule chose qui changeait était que la couleur de sa peau était bleue. Ah ! Non en fait. Elle était d'un rose maladif. Sa couleur de peau ordinaire quoi...

Ah enfin. Quelque chose qui allait pouvoir le distraire. Après tout, n'était-il pas en train de rêver ? Ne devait-il pas se passer des choses qui n'avaient pas lieu d'être dans cette réalité gouverné par la logique et l'extinction de toute forme de fantasy ?

Ainsi donc, le jeune gamin qui jouait précédent jouait maintenant avec un **raton-laveur** aux poils bleus et vêtu de petits collants rouges sur ses pattes et d'une cape qui flottait majestueusement dans une pièce qui ne pouvait contenir un tel vent. L'enfant riait aux éclats devant les tours que produisait son petit familier. Ce dernier décollant dans les airs, se stabilisant, grimaçant puis enchaînant quelques galipettes dans les trois dimensions et... tombant ! Prêt à se lever, Faust se calma. Déjà, le super-raton-laveur se relevait et riait. Une sorte de petit aboiement non désagréable aux oreilles. Après un petit coup de frayeur, le gamin était bien heureux de voir son familier virevolter à nouveau dans les airs et avait déjà oublié la blague qu'il venait de lui être fait. Un sourire étira donc la peau de Faust qui se réinstalla confortablement dans son fauteuil. Un fauteuil comme l'on pouvait en trouver avant, un de ces grands fauteuils rouge et doré, finement travaillé et serti de coussins tout à fait moelleux. Il se sentait l'âme d'un roi observant son royaume.

Le rêve se développait. Une voie se traçait, celle d'un empereur observant son royaume. C'est ainsi qu'il vit l'objet de ses désirs arriver dans une tenue d'infirmière un peu plus... courte et transparente. Celle-ci apportait sur un plateau doré une grande **bouteille** de verre où un liquide ambré cognait nonchalamment contre les parois, au rythme du déhanché de la jeune femme. Juste à côté de cette liqueur allait un récipient où se mélangeaient quelques sortes d'apéritifs, en fait de petites cochonneries comme des fruits séchés, des céréales soufflées au fromage ou encore des **pistaches** déjà extraites de leur coque protectrice aux longues dents telles des sabres.

Le rêve était doux et pouvait se comparer à un long fleuve tranquille. Tous ses sujets ripaillaient et riaient. Les vieux étaient assis sur des rebords de grandes fontaines, assis à côté de leurs petits enfants regardant avec incompréhension ce que pouvait bien faire leur grand-père avec un morceau de fil dans l'eau. C'est alors, qu'après un signe incompréhensible, une sorte de don magique que devait avoir seulement les vieilles personnes comme leur grand-père, ces derniers tiraient un grand coup sur leur fil et faisait jaillir de l'eau...

-Un Magicarpe ! Waouh ! T'es trop fort papy !

Le roi, tout sourire, cligna des yeux.

-Un **métacarpe** ? Vous sentez-vous bien ?

A nouveau, il cligna des yeux et se retourna vers sa grande prêtresse.

-Naturellement que tout va bien. Comment cela ne pourrait-il pas être le cas alors qu'autour de moi la joie et la félicité règne ?

Son bras était tendu, balayant tout son royaume. C'est ainsi que son regard croisa celui du vieillard qu'il l'avait tant dérangé quelques instants auparavant. A cet instant, le vieillard était vêtu de peaux de bêtes, ses cheveux étaient hérissés ces grandes plumes d'oiseaux, son corps et ses doigts de colliers et de bagues. Pour conclure cet accoutrement, un bâton de vieux bois, tenu par une main ridé et puissante. Dans ses yeux brillaient une flamme. Une nouvelle fois, l'empereur se sentit mal en sa présence. Déglutissant avec difficulté, il tourna la tête vers sa source d'émerveillement. Mais il avait beau faire ce geste, ses yeux ne quittaient pas ce vieillard. Qui était-il donc ?!! Il voulait lui crier mais ses cordes vocales semblaient paralyser. Etait-ce de par la volonté de ce vieil homme ?!! Il ne comprenait rien.

Alors, ses yeux parvinrent à regarder sa prêtresse. Une expression d'effroi était sur ces traits. Ainsi, tout comme lui, elle ressentait ce malaise. Le regard de la jeune dame fit le tour de la salle d'attente. Elle regarda tour à tour la dame avec son enfant. Ce dernier qui était sur le point de pleurer, sa mère essayant de le consoler mais guère plus à l'aise devant la situation.

Que se passait-il ? Pourquoi ces visages ? Pourquoi ces expressions ?! Que voulaient-ils à la fin ?!!

Les lèvres de la jeune dame s'ouvraient et se refermaient. Elles semblaient essayer de communiquer mais n'y arrivait nullement. Tout n'était que silence.

-M... F... Mnir... Fut... Moursien **Fusat** ! Monsieur Faust !!! S'il vous plaît, arrêtez de crier ! Vous effrayez les autres patients ! Monsieur Faust, je vous en prie, ressaisissez-vous !

Ses yeux étaient exorbités. Le vieillard était habillé d'un grand imperméable. Il n'avait plus trace de vêtements faits d'animaux. Plus aucune flamme n'enflammait ses yeux et brûlait son âme. Il était simplement un vieillard au regard pesant. Il n'y avait pas plus de grand-père et petits-fils au bord d'une fontaine. Simplement des images collées aux murs représentant une fontaine célèbre d'Italie et une affiche vantant les bienfaits de partir en grande mer en famille.

Il ne comprenait rien. Et ce bouton qui le démangeait atrocement maintenant.

Mais que pouvait-il bien se passer ?!! Il ne comprenant fichtrement rien !!!

La salle semblait maintenant tourner et tourner encore devant lui. Tous les personnages apparaissant en grand plan avec leur expression de stupéfaction, d'intérêt sordide ou encore de peur. Il se prit la tête dans ses mains. Il serra fort. Il serra fort sur ses paupières également. Mais il sentait encore ce mouvement de rotation. Il sentait

encore le poids des regards. Rien ne s'arrêtait. En fait, tout empirait. Tout était de mal en pis !

Alors il cria. Il libéra toute la tension qu'il avait accumulée.

Les secondes de silence commencèrent à s'égrener alors. Le monsieur Faust était prostré dans sa chaise, sur lui-même. Il ne bougeait plus. Personne ne faisait quoi que ce soit. Personne ne savait quoi faire en fait.

-Monsieur, le patient dénommé Faust a subi une crise. Je crois que les composants électroniques, les câbles, cette puce électronique qu'il croit être un bouton. Enfin, tout ce bordel semble lui avoir court-circuité le cerveau.

-Bien. Et... Que fait-il en ce moment ?

-Rien monsieur. Il ne bouge plus. Il semble comme mort mais je sais que cela n'est pas le cas. Preuve est de la bave qui coule de ses lèvres.

-Bien. Dans ce cas, vous savez ce qu'il vous reste à faire... Vous prévenez deux hommes qu'il vous aide à balancer cet échantillon dans la benne puis...

-Puis je calme les esprits. Je redirige leurs pensées et leurs troubles. En d'autres mots, je les manipule et les obligent à écraser l'histoire qu'ils viennent de vivre par une histoire fictive.

-Bien. Vous apprenez vite et êtes efficace. Je vous aime beaucoup et vais prendre tout ceci en considération. Ce qui devrait en résulter devrait être une hausse de votre salaire. Maintenant disposez, j'ai quelques patients à voir.

-Bien monsieur. Merci monsieur.

Le vieillard regarda la jeune dame et les deux hommes taillés dans un bloc. Il les vit s'emparer du jeune qui venait de « délirer ». Son regard ne quitta qu'une seule fois les yeux de la « mauvaise femme ». Le seul moment où il ne la regarda pas, c'est lorsque que le jeune homme rouvrit les yeux, alors il le regarda, et murmura cette phrase que lui-seul dut entendre :

-Tel le poète qui compose les vers, ce sont maintenant les vers qui le décomposent...

L'attente cordiale

d'après Merquin

Dans une salle d'attente, je suis assis et j'attends. Je vois aussi des gens autour de moi, également assis et en train d'attendre.

Quoi ?

Le train de 00h14. Pour Vienne, en Autriche. Nous sommes à Bucarest, en Roumanie. Un vendredi soir. En hiver. Je m'appelle Rumen Qi. Mon nom a le mérite de nommer sainement deux choses : je semble être d'origine bulgare et cette question de "je ne sais exactement qui je suis."

Je suis plutôt petit, 1m60, roux de cheveux ; j'ai l'œil bleu et 30 ans d'âge. Je suis vieux et bizarre, je suis fou et malade.

Qui suis-je donc ?

Les fauteuils de plastique ne sont pas si confortables mais le sommeil ne se fait pas prier. Dehors, le froid règne en maître, beaucoup de vent et à peine de la neige sur l'allée centrale de la gare. Je plains le vigile de garde. Le rêve qui hante ma nuit se résume à ceci : "Je suis plutôt petit, 1m60, roux de cheveux ; j'ai l'œil bleu et 30 ans d'âge. Je suis vieux et bizarre, je suis fou et malade. Qui suis-je donc ? "

J'ai un livre sous la main, titré Dracula. Le voyage tombait à pic, alors...

Est-ce ça qui me monte à la tête ?

Il est 20h, le vendredi, le train pour Vienne est toujours prévu malgré la rude météo. Je m'ennuie rudement trop, alors je m'imagine des ombres frôlant les gens dans la salle, ou courant dans l'allée sans toucher le sol, ou voletant au ras des colonnades et juste sous les lampadaires qui éclairent de-ci de-là les couloirs secondaires de la vieille gare.

Personne ne semble la remarquer. Moi, je l'entends craquer comme si elle s'étirait, cette belle vieille gare, faisant le dos rond comme un chat noir, tout juste réveillée. Je distingue son souffle chaud et froid selon la pensée qui l'occupe, tiens, elle tient à montrer sa désapprobation du mauvais coup en douce que tente de faire un homme gras assis au fond de la salle.

Le froid se fait plus dur ; chacun est recroquevillé sur lui-même tentant de se réchauffer.

La femme à ma droite derrière moi grogne dans son demi-sommeil ; sa voisine se plaint d'une voix irritée et gesticulant quelquefois, le léger frou-frou accompagnant chaque signe, et repoussant souvent le corps de l'endormie - qui ne se réveilla pas une seule seconde - en témoigne un frottement de tissus plus fort. Ceci continue un bon moment ; le temps exact ne se sait pas ; juste une sensation de longueur comme quand la maladie envahie le corps qui se trouble et frissonne de fièvre. Enfin, la dormeuse ouvre les yeux ; pas de doute, elle subit les réprimandes de la femme en colère. Je les écoute ; je me mets à penser quel genre de réaction la dormeuse va exécuter ; silence, colère en retour ou changement de place rapidement ? La dormeuse se révéla être un dragon ; elle harangua sa voisine d'un ton soutenu et véhément, réussissant à faire fuir cette colérique femme. Cette dernière s'en alla se plaindre à l'un des deux vigiles qui gardaient la salle ; il répondit ferme à la querelle en la réinstallant à sa précédente place.

"Chacune de ces femmes sont mauvaises..." siffle mon voisin.

Je sursaute. Je ne l'aie ni vu s'asseoir ni vu passer. A croire qu'il vient de nul part.

Il porte un de ces longs manteaux que les soldats britanniques portaient : des galons sur le cœur, des épaulettes à trois bandes de couleur, des boutons noirs luisants comme astiqués au cirage et une trame de fils de laine à faire pâlir la plus méticuleuse des couturières. Sur la tête, qu'il tient penché, un chapeau mou à la Jean Moulin mais bien tiré sur le front de manière à cacher les yeux que j'imaginai d'un noir luisant. Sous le col remonté, un peu de sa peau se laissait voir : la joue creuse et décharnée, d'un teint brunâtre et imberbe laissait comprendre qu'il s'agissait là d'un vieil homme, après la cinquantaine.

Je me surprends à lui répondre ; "Que n'y puis-je !" marmonné-je donc en français.

Un hoquet m'apprend que mon interlocuteur se moque de moi. "Écoutez donc les bruits sourds que sortent leurs âmes..." susurre-t-il lentement.

Là, je suis au bord de la panique ! Que veut... signifie une telle phrase ? Et puis, je me surprends toujours à vouloir lui répondre ; là, je ne fais que me dire "*Juste l'artère qui danse avec le sang ! C'est une bien bête question...*" Je ricane intérieurement.

Un hoquet m'apprend encore une fois qu'il se moque de moi. Ou bien... m'apprécie-t-il ?

Je me tourne vers lui d'un mouvement brusque, me jurant le regarder dans le blanc des yeux. Or je ne rencontre que le vide. La chaise de ce monsieur est vide, à

proprement parlé, de corps humain, à la place, une petite **bouteille**, où quelques gouttes d'un liquide vermeil stagne le long de la paroi de verre, vacille de tout son flanc au creux de la chaise.

Je vacille à mon tour. Il n'y a pas que le froid qui me fait trembler. Je ferme les yeux, pour reprendre mes esprits. Je sens le visage brûler sous une soudaine chaleur. Ai-je de la fièvre ? Je me focalise sur mes souvenirs :

quand je suis entré dans la salle d'attente,
quand j'ai trouvé ce banc juste devant ce pilier,
tournant le dos à plus de la moitié de la salle
regardant vers l'entrée et l'allée,
quand je discute avec ma sœur et mon père
assis près de moi, une main sur la valise bleu nuit.

Sûrement au moment où le vigile pourchassait un jeune (délinquant ou pas, je ne sais quelle était leur discussion car je ne parle pas le roumain) qui voulait se réchauffer dans la salle non chauffée mais coupée du vent. L'agitation causée a perturbé de gens même si tous s'essayaient à se faire discrets. Bah oui, les vigiles n'ont pas l'air commodes ! Le jeune vigile est costaud et braillard ; il n'empêche qu'il cause très bien à ses jeunes amies ainsi que de passer de la politesse à l'agressivité aussi vite que ses pensées. Le plus âgé est rondouillard et affable, discutant sereinement avec les voyageurs. Tiens, justement avec l'homme au manteau anglais. Grand et fin, il me semble qu'il n'est là que pour me perturber.

Je me tourne vers lui quand il vient pendre sa place d'attente : "Qui êtes-vous exactement ?" Je ne peux pas dire cette simple phrase car je me rends compte que je ne sais pas quelle la langue qu'il parle. J'observe son profil : un nez aquilin, une fine moustache, une peau soyeuse, il a tout pour me plaire... si rencontré dans une situation normale - et non dans une gare quelque part dans la vieille Bucarest... Je jette un coup d'œil à ma famille - elle somnole - et je me lance aussitôt :

"Vous me comprenez, n'est-ce pas ?" Après le même hoquet : "Que me voulez-vous ?"

"Est-ce vous qui me comprenez ?" Cette fois, il ricane nettement, retroussant les lèvres carmin, sur des dents blanches dont... deux pointues !

Je sursaute. Me penche sur le livre posé sur les genoux : Dracula !

Encore le hoquet ! "Vous auriez lu un Fennimore Cooper et vous auriez vu un **raton-laveur** assis sur ce fauteuil et attendant un train, n'est-ce pas ?"

"Vous n'êtes pas... Vous me compren... Vous chass... De l'ail, un..."

"Ne paniquez pas. Ne parlez pas. Pensez !"

Il m'aurait dit "Mangez une **pistache** !" que je n'aurais pas été étonné ! Un vampire ! En Roumanie ! Dracula ! C'est le bon compte, non ? Moins l'humour.

L'homme en manteau de laine soupira : "Vraiment naïf que tu es ! C'est toi, le vampire, Rumen !"

Hein ?!

Il tire sur ses gants de cuir, noir brillant, ce simple geste m'hypnotise, la face ravagée. Cette sensation de vouloir fuir me revient ; la peur m'immobilise de ses doigts gelés.

Quoi ?!

Faut-il que ce soit la vérité ? Ai-je perdu mon humanité ?

Non ?!

Hoquet !

Je visualise tout mon trajet depuis les montagnes des Balkans.

Les chemins empruntés par la vieille charrette.

Les haltes dans les auberges pittoresques.

La frontière et ses contrôles incessantes des identités.

L'odeur lourde des gens et du feu.

Les parfums des fleurs et des biscuits.

Le bruit des roues.

Le son des cœurs.

La mélodie du sang.

Tout est clair !

Mais toi ? Moi, je suis vieux et bizarre, je suis fou et malade. Je ne te veux pas ici ! Je ne te veux pas vivant ! Rumen... tu dois mourir !

Je soupire, dépité.

Qu'ai- je donc fait ? Je ne suis qu'un gars qui vit dans le 21ème siècle, avec ces règles parfois absurdes mais sûres d'aider le monde. Je marmonne : "Voyager dans l'espace Schengen pour apprendre d'autres cultures est ma passion."

Et puis : **"Je demande qu'à être écolo, à faire dans le durable. Hetty aimerait qu'on recycle nos balles."**

"Elle veut juste que vous récupérez les douilles."

"Bouteilles recyclables, plus de serviette en papier, ni de gobelet en carton. Et ensuite, hein ?"

"On sauve la planète!"

"Oui, Hetty court toujours pour de bonnes causes. Tu vois, Comte Dracula, je ne suis qu'un gars normal ! Pourquoi veux-tu que je meurs ?"

"Tu gênes mes projets. Tu ne sais pas qui tu es, donc sans camp, donc dangereux pour nous tous !"

"Vous tous ?"

"Vampires et humains ! Tu sera chasseur de vampires et prédateur d'humains ! Deux natures ! Deux fonctions ! Contre-nature !"

"..." Je rate un long discours.

"Sur une main humaine, oui ; pas pour toi, Rumen ! Essaie donc !"

J'allume la lampe de poche, que je garde près du couteau-suisse dans ma poche, et dirige le faisceau de lumière vers la paume de la main. Je regarde le résultat : les doigts brillent rouge vermillon, la tête des **métacarpes** aussi, mais pas plus loin. C'est normal, là. Fermant les yeux, je soupire de soulagement. Regardant à nouveau, cette brillance a disparu et la main semble être un bloc de bronze argenté.

"Oui, ça vient, ça part : là, tu n'es pas défini !" Puis, il m'ordonna durement : "Choisis un camp, Rumen !"

"En gros, devenir une créature comme vous : vous êtes également un vampire. Je sais car vous vous éclipses plus vite que la normale ! Et vous me voulez mort car vous savez que je vous aurais si je ne suis pas du même côté que vous !"

"Bien..."

"Allez-vous en !"

"Décide-toi d'abord. Pense à Hetty... Voudrais-t-elle d'un être maléfique comme frère ?"

"Non, non..."

"Deviens chasseur et tu pourras me contrer ! Ou deviens vampire et accompagne-moi !"

Je ferme les yeux. Je me concentre.

Le souffle régulier de Hetty m'effleure la joue.

Celui, plus grave, de mon père gronde dans l'oreille.

La voix d'un homme qui marmonne dans sa barbe des mots inaudibles me parvient comme un lai des anciens temps.

Les bottes du vigiles qui claquent sur le pavé et dont j'entends tomber la sèche boue.

Le clochard qui sommeille.

Le léger vent.

Mon estomac gargouille. J'ai faim. Je croque un biscuit. Machinal geste qui me rassure. Je suis toujours quelque peu pur. Encore sain. Je ne suis pas nuit. Esprit, dans ta mémoire fouille !

"Vas, comte Dracula, ou qui puisses-tu être ! Je ne suis ce que je saurai être, pas besoin de tes menaces !"

Un mot sage. "Tu le regretteras !"

L'homme au manteau se lève d'un coup, blessé d'avoir échoué. "Hé, où va-tu, le comte ? Quittons-nous en bons termes au moins !" Je ricane. Celui-ci acquiesce "*pour ce soir, mon jeune ami ; mais demain sera une autre vie...*" puis se dirige vers le clochard dormant sur plusieurs chaises. Il scrute les autres humains : personne ne le remarque ; quant à moi, je n'ai pas besoin de me retourner pour voir ce qu'il fait... Il se penche en avant...

Un craquement assourdissant retentit dans la salle d'attente ! Peut-être les cervicales. Ou le tonnerre. Les humains sont comme en transe : chacun dort ou bien se souffle sur les doigts. Pas de réaction parmi eux...

Je suis perplexe. Qu'était-ce ? Oui, la gare recelait une chose en ses murs : ce doit être elle ! Je l'ai ressenti à notre arrivée.

Hetty se réveillait doucement. Moi, je la regardai en souriant. Chaque moment passé avec elle m'est toujours précieux.

La gare n'a pas de 'chose' en ses murs. C'est mon esprit. Juste lui qui vagabondait. Je me sens revigoré.

"Tu es bizarre, Rumen..." me murmure ma sœur.

"Mm ?"

"Révises-tu la technique... ? " Me montre le livre coincé contre mon dos.

"Oui, Hetty, je sais maintenant comment arrêter une chauve-souris !"

"Tu fais juste un peu trop de bruit..."

L'appel à l'arrivée du train nous appela au quai.

Sommes-nous les seuls comme ça ? Deux êtres, deux actions... Deux futurs.

"Tu sais, j'avais un voisin ; j'ai discuté avec lui..."

"C'est plutôt rare pour toi, taciturne !"

"C'était spécial, quand même..."

"Ça l'est toujours !"

Je fais un pas dans ce nouveau monde. C'est un appel puissant. Allons-y !

*La chevelure grise de mon père
devant moi me sert de repère,
j'avance vers la porte vitrée
d'où un aveuglant rayon solaire fait son entrée,
la fumée qui se dégage des personnes au dehors
m'apporte le peu de chaleur qui me manquait bien,
ma sœur me sourit en marchant vers ce train
et rêver d'enfin revoir le Danube d'or.*

Le clochard sommeille encore

mais il ne ronfle plus si fort.

Je crois avoir vu deux beaux

points rouges sur sa peau.

La valise bleue est renversée,

un gant de cuir noir gis à son côté...

L'attente cordiale

d'après Pauline Doudelet

Une foule ordinaire. Comme on en trouve dans toutes les salles d'attente. Un quadragénaire à lunettes lisait le *Canard Enchaîné*, une jeune mère de famille un peu débordée par sa nouvelle progéniture encore vagissante, mais fort bruyante, une vieille d'un âge improbable et un tas d'autres personnes encore plus ordinaires. Disons-le, **Elina Up**, votre servante, n'était pas tellement différente du reste. Je portais peut-être juste un pull couleur **pistache** qui me permettait de me distinguer légèrement de la foule majoritairement vêtue de sombre. Autre caractéristique me différenciant de cette foule anonyme, je lisais un livre. Non pas que ce fut extraordinaire en soi, plusieurs dans cette pièce possédaient un tel attribut à contenu littéraire, mais je lisais un livre en anglais. *Harry Potter and the Philosopher's Stone*. Pas vraiment plongée dans l'univers magique, car avouons-le lire dans une salle d'attente pleine à craquer, ce n'est pas le meilleur endroit pour s'évader. Mais ça permettait de passer le temps.

Ce n'était pas encore mon tour, et vu la foule qui se trouvait déjà présente quand j'étais arrivée, je doutais qu'il soit proche. Je devais bien prendre mon mal en patience. J'avais déjà lu ce livre, il m'avait passionné. Mais c'était dans un endroit calme, sans personne pour me déranger et, surtout, sans la tension qui habite toute personne patientant pour un événement (son tour) qui pourrait survenir à n'importe quel moment. Pas du tout l'esprit à cela. Je refermai donc le livre en soupirant, ne pouvant pas me concentrer correctement pour l'apprécier. Ça faisait cinq fois que je relisais le même paragraphe.

Autour de moi, tout était ordinaire. La jeune mère avait sorti une **bouteille** d'eau de son sac et s'affairait à confectionner un biberon plein et blanc de lait pour sa marmaille sonore, la vieille regardait fixement dans le vide devant elle avec un air légèrement perdu. Le type au *Canard* l'avait jeté devant lui sur la table basse, visiblement terminé, et s'amusait à faire craquer les jointures de ses **métacarpes** avec une délectation effrayante. Je ne sais pas ce qui m'énervait le plus, le bébé ou les craquements discrets des articulations de ce mec. Bientôt ça serait mon tour. Je me raccrochais à cette idée pour ne pas craquer moi-même, comme certainement toutes les personnes dans cette pièce.

Un vieux entra alors. Un grand type longuement barbu avec un accoutrement assez particulier. On l'aurait dit sorti d'un film des années soixante-dix. Un pantalon à carreaux écossais, mais plus dans les verts-orange fluo que dans les bruns discrets, et une chemise à rayures bleues et jaunes. Il portait également des lunettes de soleil derrière lesquelles son regard demeurait invisible, mystérieux. Il entra et alla s'asseoir à côté de la jeune mère de famille. Je m'attendais presque à ce qu'il se mette à tourner sur lui-même et dise « **Lancez-moi tout de suite à Saint Trop !** » comme Merlin l'enchanteur dans le dessin animé du même nom. Mais il se contenta d'ôter ses lunettes et de les ranger soigneusement dans sa poche de chemise.

Le tour du quadragénaire arriva. Si je comptais bien, il restait 2 personnes avant moi : le quadragénaire qui venait d'entrer dans l'autre pièce et un étudiant tout autant occupé à réviser ses cours qu'à se vider le nez dans un mouchoir en tissu qui n'avait plus de forme, et certainement plus un seul centimètre carré de sec. Le vieux me regardait à présent. Je n'allais certainement pas lui laisser ma place. Certaines personnes âgées font cela. Elles repèrent

quelqu'un dans la foule, la fixent pour les apitoyer sur leur sort et faire jouer le sentiment de culpabilité : ainsi, souvent elles gagnent quelques places dans une file d'attente ou même passent avant les autres chez le médecin. Mais je connaissais bien trop le stratagème pour y céder. Il lui faudrait trouver quelqu'un d'autre.

Ses yeux étaient cependant magnifiques : bleus et presque pétillants. Une image me sauta aux yeux. Ce n'était pas Merlin que j'avais devant moi, mais Dumbledore ! Évidemment, cet accoutrement anachronique, ses yeux pétillants. J'imaginai presque qu'il allait sortir son déluminateur et l'agiter au milieu de la pièce. Toujours en me fixant, il se mit à rire.

Non, non, ce n'était pas possible. Je retournais à ma lecture anglophone et tentait de me concentrer. En réalité, je me dissimulais derrière mon livre. Ce vieux ne pouvait pas être Dumbledore et pourtant, il avait paru lire dans mes pensées. Il avait ri, juste au moment où je pensais à une chose qui aurait pu le faire sourire. Rien d'autre ne s'était produit, rien que ma simple pensée. Non, ce n'était pas possible.

Le vieux observait la salle désormais, le regard toujours brillant. Le bébé se remit à brayer, ayant terminé sa dose abondante de nourriture liquide.

« Je suis désolée, je ne sais pas ce qu'il a, il n'arrête pas de réclamer à boire en ce moment. » La mère semblait parfaitement contrite du désagrément qu'imposait sa descendance.

« C'est un charmant petit garçon, il a quel âge ?- Un mois. »

Une parfaite conversation polie entre deux personnes qui ne se connaissent pas, comme il y en a partout, tous les jours et à toutes heures, dans le bus, le métro ou n'importe quel lieu dans lequel des inconnus sont forcés de cohabiter. La civilisation nous pousse à nous parler pour nous sentir moins mal à l'aise. Où à nous planquer derrière un livre pour éviter les autres. Je crus percevoir un sourire au coin de la bouche d'Albus quand je pensais cette dernière phrase. De quoi me perturber d'avantage.

« Il a faim. Encore...- Peut-être qu'il a juste un peu froid ou alors... »

Et le vieux posa une main sur la joue du bébé en murmurant quelque chose qui fit sourire la jeune mère, mais que je n'entendis pas. Le marmot cessa immédiatement de pleurer.

« Ah, ah, je crois que vous avez raison ! »

Riant désormais de cette intervention quasi-magique, Maman semblait ravie. Bébé s'était endormi. Même en ayant peu fréquenté de nourrissons, je voyais bien dans la caresse du vieux avait quelque chose de non-naturel. Un hurleur ne se calme pas sur un geste de la main, même un doux. C'était vraiment perturbant. Dumbledore retourna sa tête vers moi et m'offrit un immense sourire. Il recommençait, je replongeai dans ma cachette.

Ça allait bientôt être au tour de l'étudiant. J'étais là depuis une heure, peut-être deux. Le temps semble toujours distendu dans ce genre d'attente. Parfois, même il semble remonter, et alors que vous croyez qu'il était déjà bien avancé, vous vous rendez compte que vous venez de revenir dix minutes en arrière. C'était interminable. Le vieux tripotait quelque chose dans sa main. C'était un pendentif au bout d'une chaîne. Je devenais folle. Ça ressemblait parfaitement à un retourneur de temps... Une espèce de petit sablier à remonter comme une horloge. Je clignais fixement des yeux sur l'objet. Il disparut rapidement sous la chemise d'Albus.

L'étudiant refit alors tomber ses feuilles de cours. Impossible, il VENAIT de le faire, quelques instants auparavant ! Non, non, je devenais folle. J'aurai du prendre un autre livre, un policier avec un meurtre à résoudre, aucune chance alors que je me prenne la tête à imaginer toutes ces choses. Quelqu'un appela le jeune homme qui ramassa ses affaires et disparut

promptement par la porte. J'étais la prochaine.

« C'est bientôt à vous ? »

Albus avait une voix assez agréable, mais un accent curieux, mêlant amusement et sarcasme, me la rendait assez odieuse. J'inclinai la tête sans répondre. J'en étais à la page 139.

Le sorcier se tourna alors par dépit, vers la vieille Alzheimer qui se trouvait sur sa gauche. La conversation toujours aussi polie et habituelle, j'essayais de me concentrer sur mon livre. Non, si ce type tentait de me convaincre de le laisser passer, je resterais de marbre. Impassible. C'était mon tour, celui de personne d'autre.

« Oh... oui, Paul est adorable. Il m'a offert des fleurs vous savez... »

La vieille délirait visiblement sur son passé, parlant de son défunt mari comme s'il était encore parmi nous. Une pauvre femme, j'espérais ne jamais finir comme ça.

« Et les jeunes, je ne les comprends pas...- Je suis d'accord avec vous, madame, les jeunes ne comprennent pas les personnes âgées. »

Cette phrase sortit du brouillard dans lequel j'essayais d'étouffer la conversation afin de me donner toute entière à ma lecture. Le sorcier à la barbe blanche, mais peu soignée, ne répondait pas à la vieille, mais à mes propres pensées. D'ailleurs, il me fixait avec des yeux pétillants dans l'ombre de ses arcades sourcilières, ça lui donnait un petit air de **raton-laveur**. Et je lui rendais un visage d'ahurie bouche bée et globes oculaires exorbités. Non, ce n'était pas POSSIBLE.

Finalement, une charmante voix féminine m'appela. Perturbée, je fis tomber mon livre en ramassant sac et manteau. Une main d'aspect assez jeune pour l'âge qu'il devait avoir le saisit et me le tendit.

« Rien n'est impossible, mademoiselle. »

Ce fut un murmure. Peut-être de mon esprit trop perturbé. Ça ne pouvait être que ça.

Durant tout l'entretien, je ne cessais de penser à ce qui s'était passé. Albus Dumbledore m'était apparu, lisant dans mes pensées. Proprement improbable, et pourtant. Pourtant, il avait calmé ce nouveau-né hurleur d'un geste de la main. Pire, il avait lu dans mes pensées ! C'était impossible et pourtant, il me l'avait soufflé lui-même « Rien n'est impossible. » Je devais en avoir le cœur net.

En sortant, je fis un détour par la salle d'attente, pour lui poser la question. Au mieux, j'aurai une réponse. Au pire, j'aurais juste l'air bête. Ce ne serait pas la première fois. Mais il n'était plus là. Disparu, comme par magie !

L'attente cordiale d'après Roussard

Au premier jour de mes Chroniques, l'histoire du monde était déjà vieille de générations successives. Mais il en est ainsi de l'histoire : ce qui n'est pas noté disparaît, et tous perdent la trace des hauts faits que l'on ne raconte pas. Si je n'étais pas venu, qui aurait chanté le temps du Grand Déménagement ? Qui aurait rapporté les bouleversements successifs des jeunes royaumes ? Qui aurait été témoin des guerres et des espoirs, des échecs et des triomphes ?

Je suis la mémoire du monde et je n'en tire aucune fierté. Seul entre tous je ne bouge plus et je ne lutte pas. L'alcool qui m'irrigue - qui m'aide à supporter le passage du temps - a, peu à peu, pris la place de mon sang. Les forces dont je me suis nourri m'ont donné lucidité et puissance, tout en me condamnant à l'inaction. J'observe désormais pour d'autres. Pour ceux qui vivent et ceux qui vont mourir, pour tous qui s'échinent à tirer leur histoire du chaos des faits bruts.

Car il n'y a que les murs du monde qui ne bougent jamais. Empires et puissances sont des objets mobiles, déplacés aux hasards de l'histoire. Pour tous ceux là, je suis la seule promesse d'éternité.

Je suis le **raton-laveur** naturalisé, conservé dans une **bouteille** d'alcool de **pistache** posée sur l'appui de la cheminée.

La Salle d'Attente, le monde, était autrefois un salon bourgeois. Ses murs ont été repeints de blanc et nul n'a gardé le souvenir des meubles qui occupaient sa préhistoire. Les seuls témoins, les moulures de plâtre, sont désormais muettes, rongées de sénilité. Sur la cheminée, le grand miroir, lui, se rappelle de tout. C'est lui qui m'a accueilli au jour de mon arrivée, me transmettant sa tâche immuable de chroniqueur. Le miroir était un observateur inlassable, sachant tout, ne disant rien. Je suis son image inversée : ne sachant rien, je dis tout. Ainsi, les meubles attribuent à ma parole plus de valeur que n'en a jamais eu la sienne.

Les meubles, donc, les vrais acteurs de la pièce dont je ne suis que le spectateur. Moi, immobile sur l'appui de la cheminée, dans un complet contraste avec ces puissances qui luttent et qui s'agitent, livrés à la tempête des événements de l'histoire, intrigants pour les diriger.

Près de la porte, le long du mur, une rangée de chaises aux tubulures de métal, tous royaumes combattants, belliqueux, prompts à s'entrechoquer. A leurs côtés, les jeunes royaumes aux dimensions plus réduites, simples chaises d'osier destinées aux enfants et dont l'agitation incessante prendrait toute la place des Chroniques si je la jugeais digne d'y tenir une place.

Au plus près de la cheminée, aux places d'honneur de l'ancien monde, deux canapés et un fauteuil de cuir. C'est leur alliance transitoire, toute de diplomatie et de coups fourrés qui m'a fait donner à l'époque moderne le nom d'Attente Cordiale. Car pour être alliés, les deux canapés et le fauteuil n'en intriguent pas moins pour éloigner les événements néfastes. La grande Attente n'a de cordiale que le nom, même si ma présence a mis fin aux guerres atroces qui avaient lieu avant mon arrivée.

Autrefois, durant les âges sombres, les guerres se livraient à coups de noeuds de bois projetés, de craquements violents pour chasser les événements en approche. Puis de nuages de vrillettes, patiemment entretenus pour être relâchés, lents parasites du bois guidés pour détruire l'adversaire. C'était un temps de violence dont seul peut encore témoigner le fauteuil de cuir, survivant fatigué d'une époque où ils étaient six de son espèce.

Aujourd'hui, il ne reste que quelques traces de ces luttes anciennes, des cicatrices et le souvenir de vieilles ruses. Les combats ne se font plus que de jeux discrets. Des grincements, quelques odeurs, des signes faits pour décourager les événements, les repousser vers un autre fauteuil. Que ce soit un autre qui supporte l'usure et la fatigue. Tant pis si cet autre est officiellement un allié.

C'est dans cette diplomatie en clair-obscur que je trouve ma pleine place. Car de de là où je me tiens, je peux voir les événements avant qu'ils ne produisent leurs effets. Ainsi, lorsque certaine masse sombre entre dans la Salle d'Attente, je peux prédire presque à coup sûr qu'elle ne s'attaquera pas aux chaises design aux tubulures de métal. Je peux annoncer sans grand risque que l'un des canapés – ou peut être le fauteuil de cuir – vont subir un écrasement massif, même si je reste incapable de prédire le tiraillement des coutures et l'écrasement des coussins, même si je suis incapable d'annoncer quel fauteuil sera frappé ou si il s'effondrera sous la masse.

Je n'ai pas connaissance de l'avenir. Mais j'ai acquis suffisamment d'expérience dans l'observation des choses pour que certains puissent le croire. J'annonce sans risque des temps de trouble dans les Jeunes Royaumes, ou l'arrivée d'événements en nombre qui vont occuper les royaumes combattants d'incessantes batailles.

Ces augures ont fait ma renommée parmi les meubles. Je suis pour eux une chose étrange. J'étais conscient avant qu'ils ne deviennent meubles, et lorsqu'ils parlent dans leur langue de ces au-delà rêvés du dehors, le paradis de la Brocante ou le Musée du Meuble, je ne peux me départir d'un rictus silencieux.

Animal, vivant libre, j'ai été arraché à la forêt aux odeurs douces pour m'être risqué sur le trajet d'un prédateur contre lequel nul ne m'avait prévenu. Depuis ce jour, je ne rampe plus sous les feuillages, **je ne mange pas de graines**, mais j'ai pourtant atteint l'immortalité, et je sais qu'elle ne s'acquiert que par la colère, émotion dont eux, meubles, sont à jamais dépourvus.

En terme de colère, nul dans la Salle d'Attente ne saurait se mesurer à moi. Tant qu'il y aura de l'alcool et que ma bouteille sera pleine, ma volonté ne faiblira pas. J'ai combattu jusqu'à la mort et je combats encore au delà. Je sens encore en moi cette promesse d'éternité, souvenir de mes derniers instants : j'ai conservé dans l'estomac le doigt de mon chasseur, phalange tranchée net au ras du **métacarpe**.